

### *Le plus bel amour de Don Juan et de Karl Marx*

Faute de pouvoir rejoindre Christiane et son mari à l'Opéra de Toulouse pour la première de Don Juan mis en scène par Brigitte Jacques, je me suis consolé avec celui que Barbey d'Aurévilly campe dans une « Le plus bel amour de Don Juan », nouvelle appartenant au recueil *Les Diaboliques*. Ce livre vaut le détour, même pour celles et ceux qui ne lisent que la littérature psychanalytique – ils sont nombreux, même en turc – parce ce qu'il est tout entier consacré à l'inconscient féminin. Dès la préface, vous verrez bien sûr que Barbey est un tantinet misogyne, mais vous l'excuserez aussi vite au vu de ce qu'il vous fera découvrir.

Comme un certain nombre de grands écrivains, Barbey a donné sa propre version du mythe illustrant à sa façon ce que Lacan est le seul à affirmer clairement, soit que Don Juan est un fantasme féminin. Il s'agit donc d'un homme qui ne se rencontre nulle part ailleurs que dans l'inconscient de ces dames, et pour cause : l'homme est toujours prêt pour celle qui arrive, surtout si elle est encore vierge. Il est celui qui lève ce que Freud appelait le tabou de la virginité. Et dans son Séminaire *Encore* (p. 15), Lacan note même qu'il est celui qui les introduit une par une dans la jouissance phallique.

La nouvelle s'ouvre sur le banquet donné à Don Juan par un aréopage de douze duchesses du Faubourg Saint Germain, qui ont en commun d'avoir été du dernier bien avec lui : c'étaient « [...] d'adorables corsages, doublés de cœurs qui avaient vu le feu [...] », comme les douze apôtres avaient le fils de Dieu ! C'est un Don Juan aux cheveux gris, au cinquième acte, disons pour coller à l'actualité, émérite – il a donc échappé au Commandeur –, et auquel ces dames demandent de raconter ce qui fut sa conquête la plus remarquable.

Son récit est enlevé d'une plume telle que je ne puis que laisser la mienne : « Je n'étais pas, je crois, le premier homme qu'elle eût aimé... Elle avait déjà aimé une fois, et ce n'était pas son mari ; mais ç'avait été vertueusement, platoniquement, utopiquement, de cet amour qui exerce le cœur plus qu'il ne le remplit ; qui en prépare les forces pour un autre amour qui doit toujours bientôt le suivre ; de cet amour d'essai, enfin, qui ressemble à la messe blanche que disent les jeunes prêtres pour s'exercer à dire, sans se tromper, la vraie messe, la messe consacrée... Lorsque j'arrivai dans sa vie, elle n'en était encore qu'à la messe blanche. C'est moi qui fus la véritable messe, et elle la dit alors avec toutes les cérémonies de la chose et somptueusement, comme un cardinal. » Voilà en quelques lignes campée la structure de ce mythe de l'amour au féminin: il y a le père pour le signifiant, ce qu'il appelle la messe blanche, et moi (Don Juan) pour la Chose !

*Suaviter* – cette dame « était brune, brune de cheveux jusqu'au noir le plus jais, le plus miroir d'ébène que j'aie jamais vu reluire sur la voluptueuse convexité lustrée d'une tête de femme, mais elle était blonde de teint, – et c'est au teint et non aux cheveux qu'il faut juger si on est brune ou blonde, [...] C'était une blonde aux cheveux noirs ... »

*Fortiter* – la somptueuse marquise a une fille de treize ans – chétive, laide et indigne de sa splendide mère – qui s'est évidemment aperçue de tout, et voue à notre hécatombeur une haine farouche. Après quelques détours que je vous passe, la créature en arrive à avouer

qu'elle est enceinte des œuvres de Don Juan. Stupéfaction du confesseur – « Elle ignore tout de la vie et du péché ... C'est certainement de toutes les jeunes filles que je confesse celle dont je répondrais le plus devant Dieu. » Il n'y a pas de raison de ne pas le croire, mais l'inconscient des créatures n'est-il pas fait pour damer le pion aux confesseurs, et à leur mère? La chétive enfant raconte donc à sa mère ceci – « Mère, c'était un soir. Il [Don Juan] était dans le grand fauteuil qui est au coin de la cheminée, en face de la causeuse. Il y resta longtemps, puis se leva, et moi j'eus le malheur d'aller m'asseoir après lui dans ce fauteuil qu'il avait quitté. Oh ! maman !... c'est comme si j'étais tombée dans du feu. Je voulais me lever, je ne pus pas ... le cœur me manqua ! et je sentis ... tiens ! là maman, que ce que j'avais ... c'était un enfant ! [...] Et voilà, Mesdames, croyez-le, si vous voulez, le plus bel amour que j'ai inspiré de ma vie ! »

On comprend donc l'exergue que Barbey inventa du reste lui-même – « Le meilleur régal du diable, c'est une innocence » – qui nous rappelle aussi le *Witz* freudien de cette petite fille jouant une scène de sa composition devant ses parents et leurs amis. Son fiancé revient d'un long voyage fortune faite pour l'épouser, et elle, fièrement, montre qu'elle aussi a bien travaillé en montrant les douze poupées que sont ses enfants ! Encore *douze* ! Mot d'esprit naïf dit Freud qui indique combien la naïveté nous plaît parce qu'elle déjoue la censure. L'histoire de Barbey rajoute autre chose puisque l'événement ne se déroule plus dans le semblant que figurent les poupées, mais dans le corps – la gamine dit en effet être tombée dans le feu, et se déclare ensuite enceinte faute de savoir nommer autrement ce qui s'est passé.

Le feu nous renvoie d'abord aux flammes de l'enfer dans lesquelles disparaît le Don Juan classique de Da Ponte et de Molière, mais aussi et surtout, avec l'océan, aux métaphores ordinaires de la jouissance féminine – on ne compte pas plus les flammes que les vagues ! Dira-t-on ensuite qu'elle aime Don Juan sans le savoir, et que c'est son corps qui le lui rappelle ? Sans doute, et c'est l'interprétation freudienne de la complaisance somatique. Néanmoins, Lacan souligne au contraire que ce genre de phénomènes relève d'une incomplaisance somatique : c'est à ne pas se ranger sous le signifiant maître qu'il arrive aux corps des dames (et des messieurs) qui sont hystériques des tas de choses surprenantes. Notre héroïne refuse de tisser sa jouissance avec le signifiant, en l'occurrence celui de l'amour, et hop, elle tombe dans le feu – la nouvelle se conclut du reste par la mention qu'elle ne fit pas de vieux os, sans cela notre faune n'eût pas manqué de monter au feu encore une fois !

Don Juan connaît chez vous un succès qui ne se dément pas puisque votre DSK tient toujours l'affiche. Ce n'est pas dire que DSK c'est Don Juan, mais que le fantasme féminin que ce dernier constitue rend possible qu'un DSK, brillamment portraituré par votre irremplaçable et astucieux Gérard Miller, assisté évidemment d'une dame Anaïs Feuillette – en cette matière aussi, c'est bien nécessaire –, puisse devenir le partenaire de nombreuses femmes de France et d'ailleurs (même ici, à Istamboul, j'en jurerais). C'est bien connu, on ne séduit que par son symptôme à condition qu'il résonne avec celui de la créature à conquérir.

Comme le révèle sa correspondance avec sa femme qui vient de paraître (*Lettre d'amour et de combat*, Paris, Rivages, 2013), Karl Marx fut aussi en son genre un grand amoureux. Serait-il aussi en matière sexuelle le saint patron de DSK comme il l'est sûrement en économie politique ? Nenni, Karl n'aima que Jenny – enfin à un enfant naturel près, et avec leur servante pour rester toujours dans l'actualité! –, mais ce qui fait la différence, c'est la femme. Si vous voulez connaître la vérité d'un homme, voyez sa femme, recommande Lacan. C'était déjà vrai ici, Jenny n'était pas Anne, et, à lire ce qu'elle écrivait à son Karl chéri avant même de l'épouser, elle ne semblait guère aimer le personnage incastrable de Don Juan : « Jour et nuit je te voyais blessé, en sang, malade et, pour tout te dire, Karl, cette idée ne me rendait pas tout à fait malheureuse, car je m'imaginai presque que tu avais perdu ta petite main droite et, Karl, cela m'a transportée, j'en étais ravie. Tu vois, mon cœur, me suis-je dit, alors je pourrais

te devenir vraiment indispensable, tu m'aurais toujours auprès de toi et tu me conserverais toujours ton affection. »  
Où Lacan dit-il encore que l'on s'engage toujours trop légèrement ?<sup>1</sup>



---

<sup>1</sup> Le lecteur qui retrouverait la référence que je cherche depuis des années m'obligerait infiniment en la communiquant à Christiane Alberti.

